

Histoire de compléter Sandfeld : le rromani comme langue balkanique

Marcel COURTHIADE

1. Pressions sémantiques et pragmatiques sur la grammaire

La notion de Ligue/union linguistique, encore appelée *Sprachbund*, a été développée sur la base d'observations concernant les similitudes typologiques, dues à des contacts séculaires, voire millénaires pour certaines, entre les langues balkaniques. C'est un suédois, Thunmann, qui le premier en 1774 a observé des ressemblances frappantes entre l'albanais et le roumain, les attribuant à un substrat commun; en 1829 Kopitár Ernő étendait ses comparaisons aux autres langues de la région et englobait celles de Transylvanie. Il fallut attendre Miklosics Ferencz pour avoir en 1862 un inventaire des traits communs à ces langues mais la notion de *Sprachbund* fut avancée par Troubetzkoy en 1928 comme contrepartie à celle de Sprachfamilie, les langues partageant des traits similaires en raison d'un "sort commun" dans le premier cas et par communauté d'héritage dans le second. Des linguistes ont tenté par la suite d'étendre cette notion à d'autres régions du globe et d'identifier une ligue danubienne ou une ligue baltique mais sans grand résultat. Par la suite cette théorie a été violemment critiquée par une nouvelle génération de linguistes et on peut retenir les éléments suivants :

- partout où des langues se côtoient il y a tendance à la constitution d'une *Sprachbund* et d'une région à l'autre la différence n'est pas entre présence ou absence d'une *Sprachbund* mais entre divers degrés d'élaboration de celle-ci et la profondeur de sa pénétration dans les langues considérées. Il est vrai qu'en Europe c'est la communauté linguistique balkanique qui présente avec le plus de force ce caractère et c'est la raison pour laquelle certains critiques estiment que la notion a été inventée pour elle. Ils argumentent notamment que certains traits dits balkaniques se retrouvent dans d'autres aires linguistiques (comme par exemple l'article postposé du roumain, de l'albanais, du bulgare et du macédonien, qui peut s'observer en islandais, sans liens génétiques évidemment, pour la simple raison que les ressources formelles des langues peuvent converger).

- dans son "Linguistique balkanique" de 1930, Kristian Sandfeld distingue des langues d'un premier cercle et d'autres plus périphériques, établissant une hiérarchie entre les traits et entre les langues – l'albanais et le roumain déjà mis en avant par Thunmann restant l'axe des balkanismes. Cette approche a pratiquement fait naître la linguistique aréale (ареальное языкознание) des Soviétiques et a permis aux linguistes de se libérer des visions strictement généalogiques du XIX^{ème} siècle, avec leur arborescence de type darwinien pourtant impropre à expliquer bien des phénomènes.

- il est important de rappeler que, dans une ligue/union linguistique, plus un trait est superficiel, plus il est facilement mis en commun (c'est le cas du lexique), tandis que si l'on analyse les structures abstraites des langues, donc des éléments non directement perceptibles au locuteur moyen, on arrive à définir des spécificités très marquées entre les langues (c'est le cas des valeurs aspectuelles ou des systèmes d'opposition en phonologie).

En dépit de toutes les critiques qui peuvent être formulées contre elle, comme contre toute théorie, le concept de *Sprachbund* constitue un instrument de travail fort utile pour structurer les connaissances que l'on a des langues en contact dans une région donnée, surtout si les échanges entre leurs locuteurs ont effectivement remodelé les langues les unes sur les autres. Il est intéressant de reprendre les critères de Miklosics pour voir dans quelle mesure le rromani est effectivement un membre de cette *Sprachbund*. Cette revue doit se faire dans une triple perspective :

a) identification en rromani des Balkans de traits retenus comme balkaniques par les divers auteurs ;

b) identification de tels traits dans le rromani parlé hors des Balkans ;

c) identification, parmi les traits du rromani, de ceux qui existent hors des Balkans, notamment en indo-iranien. Le présent travail porte essentiellement sur le groupe a.

1. Futur formé par une forme contactée du verbe "vouloir"

C'est en effet la forme du futur du rromani dans les Balkans, constitué avec la particule **ka** (< **kamel** "il veut", var. **kam**; on aussi **më**, de **mangel**, en Bulgarie) : **ka merav**, **ka merav**, **ka pharövvav** "je vais mourir, je vais mourir, je vais exploser" (chanson populaire). On a en effet la même structure dans les autres langues de la région : gr. θα πεθάνω, alb. du sud do [të] vdes, bulg. ще умирам, mac. ќе умирам, roum. voi muri, o să mor¹ etc... où toutes les particules dérivent du verbe "vouloir" dans la langue respective.

¹ Nous ne mentionnons pas les langues mineures comme l'aroumain, le moéso-roumain du sud de la Serbie, le méglénite, le pomak, le goran, le župan, le kajnas, le turc roumélique, le judéo-espagnol etc... En outre, le serbo-croate a pour "je vais mourir" des formes indirectement liées au modèle présenté ici : umreću, ja ću umreti, ja ću da umrem. Le persan aussi forme son futur avec le verbe "vouloir", mais il se conjugue, comme c'est le cas en serbo-croate, à la différence des langues balkaniques citées plus haut où la particule est invariable (hormis voi en roumain); il n'est pas exclu que cette nouvelle structure soit apparue d'abord en grec d'Asie mineure, avant de se généraliser entre le XVI^{ème} siècle (où l'on trouve comme futur "vouloir" conjugué suivi d'un infinitif, en fait homonyme du subjonctif de troisième personne) et le début du XVII^{ème} siècle (où la forme θα [ou plutôt θε] + verbe conjugué est attestée dans la grammaire de 1622 de l'Italien Germano – pour plus de détails sur l'histoire de ce temps en grec moderne, v. Tonnet 1993 passim).

Ce trait n'est pas partagé par le rromani au nord de la région considérée puisque c'est l'enclitique **-a** qui joue ce rôle de morphème du futur : de marque du non-réel, non-attesté, non-indicatif, cet enclitique suit plusieurs évolutions :

a) dans les Balkans, d'un parler à un autre, il peut être explétif ou bien indiquer que le verbe n'est pas régi par un prédicat de volition, mais qu'il est en position indicative (il tombe lorsque le verbe est subordonné à un tel prédicat). Le futur est alors indiqué par la particule issue du verbe "vouloir" suivie du verbe sans **-a** enclitique.

b) hors des Balkans, cet enclitique tend en général à indiquer un irréel avec spécialisation dans le sens de futur.

c) en Russie du nord, il peut ne pas avoir de valeur modale ou temporelle mais simplement constituer un élément d'expressivité et de rythme.

	Balkans	hors Balkans
indicatif en principale ¹	makhel o kher makhèla o kher	makhel o kher
indicatif en subordonnée ²	zanav so makhel o kher zanàva so makhèla o kher	zanav so/ke makhel o kher
conjonctif avec volition ³	mangav te makhel o kher mangàva te makhel o kher	mangav te makhel o kher
conjonctif ⁴	śaj te makhel o kher	śaj te makhel o kher
futur ⁵	ka makhel o kher	makhèla o kher
irréel ⁶	ka makhèlsa o kher ka makhèla o kher (rare)	makhèla o kher
imparfait ⁷	makhel sas o kher	makhel sas o kher

1. il peint la maison; 2. je sais qu'il peint la maison; 3. je veux qu'il peigne la maison; 4. il peut peindre la maison; 5. il peindra la maison; 6. il peindrait la maison/il allait peindre la maison; 7. il peignait la maison.

On constate que la présence de cette particule balkanique issue du verbe "vouloir" doit être comprise dans un système modal et temporel plus complexe où l'enclitique irréel **-a** joue un rôle important. Il est à noter en outre que la particule **kam** préposée au verbe existe dans les parlers de type kelderaś, qu'elle relève d'une autre étymologie et qu'elle exprime une hypothèse ironique :

kam den amen pativ "c'est ça, ils vont nous respecter (quand les poules auront des dents)"

2. Absence d'infinitif

En effet, des différents infinitifs vieil et moyen indiens, aucun n'a survécu en romani et cette perte est parallèle avec ce qui s'est passé en grec moderne, langues slaves les plus méridionales et roumain par rapport au latin (l'infinitif latin a été restitué dans un rôle de nom d'action). La phrase de Sandfeld "donne-moi à boire" devient en romani **de man te piav** avec une construction conjonctive "donne-moi que je boive". Les fonctions de la conjonction **te**² sont très parallèles avec celles de ses divers équivalents dans les autres langues.

A l'extérieur des Balkans, le romani s'est reconstitué un infinitif secondaire sous la pression des langues locales où ce mode est central dans la structure de la phrase et selon les régions il s'agit de la conjonction **te** et d'une des personnes du verbe, toujours la même pour un parler donné :

de man te-pies (Russie, Ukraine)

de man te-piel (Slovaquie, Hongrie du Nord, Pologne, parlars des Sintés)

de man te-pien (Slovaquie)

En réalité, la plupart des parlars qui présentent cet infinitif refait ont le choix entre lui et la forme analytique à conjonctif **de man te piav**, la différence étant affaire de sensibilité. C'est donc une catégorie non entièrement grammaticalisée.

La dimension balkanique de ce trait est donc plus forte puisque tous les parlars sont passés par une étape entièrement dépourvue d'infinitif³.

3. Similitude entre la forme du datif et celle du génitif

Il y a bien une correspondance entre la forme du bénéficiaire :

anav o gada e phuresqe "j'apporte les vêtements au vieux"

et celle du possesseur :

e phuresqe gada "les vêtements du vieux" - les deux ordres étant interchangeables, non en fonction du sens mais seulement du parler et, à l'intérieur d'un parler, des préférences du locuteur. Certes, dans la mesure où le [k] commençant chacune des deux postpositions remonte au moyen indien tardif (on les retrouve notamment en hindi), il est difficile de traiter cette similitude comme un trait balkanique mais on peut évoquer deux points :

a) les parlars de superdialecte O (première pers. du passé en **o**) possèdent une forme longue de la postposition possessive : **-qoro** au masc. sg. (cas direct), **-qiri** au fém. sg.

² Voir Victor Friedman *Romani te in a Balkan Context*, In : *Językowe studia bałkanistyczne*, Wrocław 1986 (série Ossolineum n° 46).

³ Il n'est pas lieu de discuter ici l'hypothétique infinitif en **-i** de certains Rroms de Slovénie (dolenjsko). V. Heinschink.

(cas direct), **-qere** aux autres nombres et cas, à côté de la forme universelle brève, respectivement **-qo**, **-qi**, **-qe**, tandis que la postposition à valeur de datif est toujours brève (**-qe**), par exemple dans les parlers à forme longue :

anav o gada e phuresqe ou **anav e phuresqe gada** "j'apporte les vêtements du vieux"

mais:

anav e phuresqe gada "j'apporte les vêtements au vieux"

b) en outre la forme à valeur dative **-qe** provient de **-ko** en langues indo-aryennes modernes du groupe central (var. **-kao** en braj/**-ka** en awadhi - Masica) et l'évolution vers une vocalisation **-qe** pourrait être un effet indirect du contexte balkanique.

4. Article défini enclitique du nom qu'il détermine

Ce trait ne touche parmi les langues balkaniques que le bulgare, le macédonien, le kajnas, l'albanais et les roumains. Le rromani a certes un article (à la différence du serbo-croate et de nombreuses autres langues) mais il est préposé comme en grec (sur les formes de l'article voir ch. 9). Contrairement à ce qu'un regard superficiel pourrait laisser penser, l'article du rromani ne semble pas être emprunté au grec mais dériver d'un morphème déictique, comme le montre le tableau de comparaison ci-dessous :

Article rromani				Article grec						
SINGULIER		PLURIEL		SINGULIER			PLURIEL			
	m.	f.	m. & f.		m.	f.	n.	m.	f.	n.
rect.	o	i/e	o/le	nom.	ο	η	το	οι	οι	τα
obl.	(l)e	(l)e /la	(l)e	acc.	τον	την	το	τους	τις	τα
				gén.	του	της	το	των	των	των

Déictique rromani **ado** "celui-ci" (exemple cerhar)

SINGULIER		PLURIEL	
	m.	f.	m. & f.
rect.	ado	adi	adale
obl.	adale	adala	adale

5. Fréquence du son [ə]

Ce trait n'est pas partagé par le grec et une bonne partie du macédonien. Sinon il est présent dans les autres langues balkaniques et les parlers rromani essentiellement du superdialecte O (v. ch. 9). En Bulgarie la centralisée [ə] vient d'un phénomène général de constriction des voyelles (ex. [prə-j dromə'rəsti] pour **pr-e dromorresθe** "sur le sentier") mais en Roumanie, elle a un rôle phonétique : la centralisation empêche la palatalisation d'une dorsale précédant un "e" : [khər] "maison" pour **kher** (risque de palatalisation, comme en Serbie, en [ʃher]; elle n'est donc pas phonologiquement significative mais relève d'un mécanisme phonétique. Dans les autres parlers, la centralisée [ə] apparaît surtout dans les emprunts locaux et comme résultat d'un labialisation

(ex. [sovəl, sovol] pour **sovel** "il dort" - gurbet de Serbie, ćergar de Bosnie etc... soit superdialecte E sans mutation). En tout état de cause, la centralisée [ə] a suivi les dialectes rromani qui la contenaient bien au-delà de l'aire balkanique.

6a. Existence d'occlusives prénasalisées à l'initiale (comme en albanais ngushtë "étroit", mbret "roi" ou en roumain (î)ngust "étroit", (î)mpărat "empereur").

Elle n'apparaissent pas en règle en rromani; seul un dialecte, le mećkar d'Albanie en présente une quantité significative par perte de la voyelle initiale non accentuée dans ces mots, (ex. (a)**ngar** "charbon (de bois)", (a)**mbrol** "poire", **ngrov** "lève-toi" etc...), tout comme dans des mots qui n'ont pas de nasale dans cette position : (a)**khor** "noix", (A)**merika** "Amérique"; il n'y a donc là rien de spécifique. Elle témoigne seulement d'une longue cohabitation du mećkar avec les parlers albanais. En effet, en grec moderne, la chute d'une voyelle initiale devant un groupe nasale et occlusive [toujours sourde] conduit à l'apparition d'une occlusive simple, toujours sourde, et plus ou moins prénasalisée selon le niveau de langage.

7b. Palatalisation de l devant i.

Ce phénomène est extrêmement répandu en rromani mais si l'on analyse de ce point de vue les langues des Balkans, on constate qu'en fait le substrat avait une opposition phonologique entre un l palatalisé et un qui ne l'était pas, en toute position y compris devant i, situation présente en albanais et la plupart des parlers serbo-croates et macédoniens, mais que les interférences avec le système vieux slave qui ne connaissait pas cette opposition et se superposait à ce substrat au moment de l'arrivée des Slaves du sud a conduit à la réinterprétation des réalisations phonétiques, d'où l'impression que l se palatalise mécaniquement devant i. C'est toutefois ce qui se passe en rromani, langue arrivée dans la région après la redistribution des latérales palatalisées et non palatalisées. Ce trait n'est donc pas en soi balkanique (l'opposition phonologique de deux l en toute position le serait davantage). Quant au rromani en dehors des Balkans, il est fonfronté à une palatalisation systématique de l et de n devant i, ce qui influe sur les parlers rroms bien plus que la dite palatalisation balkanique.

7a. Alternance de n et r

Pas d'exemple en rromani. Les phénomènes de rhotacisme ont dû avoir lieu avant l'arrivée des Rroms. A noter l'opposition **r/rr** (r apical/ r non apical), caractéristique de l'albanais et du rromani, inconnue des langues slaves des Balkans, mais qui marque un certain nombre de dialectes du roumain. Toutefois, ce phénomène n'a jamais été reconnu comme un trait balkanique.

7b. Alternance de o et u

Nombreux exemples en rromani : **bokh/bukh** "faim", **zoralo/zuralo** "fort", **rovel** "il pleure" / **rundās** ou **rujas** "il a pleuré", **sovel** "il dort" / **suto** "endormi" etc... Cette alternance existe au niveau phonétique dans de nombreuses langues (fermeture de **o** en **u**, comme de **e** en **i**) mais elle a une importance fonctionnelle dans les langues de

l'Inde. Son caractère balkanique est donc relatif, et on est amené à distinguer **rovel/rujas**, **sovel/suto** qui reproduisent l'alternance indienne et **zoralo/zuralo** qui correspond à une alternance balkanique.

7c. Alternance de [ja] et [e] devant une syllabe contenant un [i]

Cette alternance existe en rromani mais seulement en Bulgarie. Elle est récente, secondaire et très locale. En tout état de cause, cette alternance n'est pas forcément induite en rromani par un [i] dans la syllabe suivante mais plusieurs langues balkaniques mineures (kajnas, pomak etc..) la présentent en lien avec l'accentuation. Elle mérite une étude dialectologique particulière (-**dās** > [dɛ]).

8. Redoublement de l'objet par un pronom personnel conjoint

Il s'agit de la construction de type "j'ai vu Sara" : roum. am văzut-o pe Sara, mac. ja видов на Сара, alb. e pashë Sarën etc... avec le pronom personnel resp. o, ja et e faisant écho à l'objet, litt. "je l'ai vue Sara" – mais sans valeur de focalisation, il s'agit simplement d'une règle de grammaire, différant d'une langue à l'autre dans les détails (notamment en fonction de l'ordre des mots), mais largement partagée par toutes. Le rromani n'a pas intégré cette règle, sauf en termes d'emphase.

9. Construction des numéraux de 11 à 19 sur la structure [chiffre des unités] + "sur" + "dix"

Ce trait concerne la plupart des langues, comme le montre l'exemple "quinze" (la particule signifiant "sur" est soulignée) : alb. pesë**mbë**dhjetë, bulg. пет**на**десет, mac. пет**на**десет, kajnas pət**na**jse, serbo-croate pet**na**est et roumain cincis**pre**zece (à noter qu'en roumain spre ne signifie pas "sur" mais "vers"). Sandfeld estime qu'il s'agit d'un slavisme passé en roumain et albanais, puisqu'on retrouve cette construction en slave du nord (ex. russe пят**на**дцать) et en balte (ex. letton piec**pa**dsmī – avec pa signifiant "selon, après" etc...). Le grec quant à lui juxtapose la dizaine et l'unité : δεκα**πέντε** lit. "dix-cinq" (en grec seuls onze et douze font exception) et c'est le modèle suivi par le rromani, avec toutefois une particule de liaison qui est **u** en superdialecte O et **thaj** en superdialecte E (v. ch. 9) : **deśu**panz, **deśthaj**panz. La particule **u** est d'origine persane mais en persan elle commence à être utilisée à partir de 21 : بست و یک bist-o-jek "vingt-et-un", دو و بست bist-o-do "vingt-deux" etc... En persan, cette particule est la simple conjonction "et" : من و تو mən-o to "toi et moi". Une importante différence demeure cependant entre le rromani et le persan : celui-là intercale la particule **u** seulement entre les dizaines et les unités tandis que celui-ci le fait aussi entre les milliers, les centaines et les dizaines.

10. Identité des adverbes interrogatifs de lieu hol et hová.

Si ce trait est général dans les Balkans, il se rencontre aussi ailleurs. En ce qui concerne le rromani, il s'agit de la fusion sous la forme **kaj** "hol" de l'élément signifiant hová, puisque ce dernier se rencontre encore comme archaïsme dans certains parlers comme le baçori **kàrga** (Grèce), le meçkar **kània** (Albanie) ou le mahazer **karing**

(Cossovie) – ceci avec les adverbes "par ici" correspondant, resp. **akàrga, akània, akaring**.

11. Présence d'un mode exprimant que le locuteur n'est pas témoin de ce qu'il rapporte

Ce mode appelé non-testimonial (albanais habitore "admiratif", ou plus exactement "étonnemenciel") n'est pas proprement balkanique, puisqu'il existe aussi en turc (formes verbales en -miş-) et dans les langues du Caucase alors que d'un autre côté il est inconnu du grec. Comme toutefois il ne se rencontre en Europe nulle part ailleurs que dans les Balkans, on peut, à l'échelle notre continent et en synchronie, le considérer comme un balkanisme. Notons qu'il existe en albanais un optatif synthétique que l'on ne retrouve dans aucune langue de la région.

12. Expression analytique de la comparaison

Hinrichs a ajouté à la liste des balkanismes la tendance à construire le comparatif et le superlatif de manière analytique. Même si cette tendance déborde largement des Balkans et touche par exemple les langues romanes et germaniques en Europe (elle est en outre la manière normale de construire la comparaison en turc), il faut reconnaître qu'elle constitue une très forte tendance, rendant souvent obsolètes les comparatifs synthétiques – sauf en serbo-croate. C'est ainsi que l'on a :

- Comparatif : s.-c. viši "plus haut" (de visoki "haut") et gr. πιο ψηλός "id." (ψηλότερος plus rare), alb. më i lartë (sud), më i naltë (nord), mac. bulg. по висок, roum. mai înalt.

- Superlatif : s.-c. najviši "plus haut" face à gr. ο πιο ψηλός "id." (ψηλότατος arch.), alb. më i larti (sud), më i nalti (nord), mac. нај повисок(от), bulg. най-висок(ът), roum. cel mai înalt.

Comme nous l'avons vu, le proto-rromani avait un comparatif (et peut-être un superlatif) synthétique indien en **-eder** (< *-atar; v. ch. 6) mais, dans les Balkans, il est aujourd'hui limité aux adjectifs les plus courants : jeune, vieux, grand, petit etc... alors qu'en dehors des Balkans il est resté beaucoup plus présent : **ucheder** "plus haut" de **ucho** "haut". Dans la plupart des cas, les parlars rromani des Balkans expriment maintenant le comparatif à l'aide d'une particule préposée à l'adjectif et empruntée à une langue dominante : **pjo ucho** (Grèce – gr. πιο "plus"), **dàha ucho** (Grèce, Turquie, Bulgarie – turc daha), **po ucho** (Bulgarie, Macédoine, Albanie, Serbie – bulgare et macédonien по), **maj ucho** (ensemble du superdialecte E – v. ch. 9 – roum. mai < latin magis). Le superlatif se forme en général comme en grec en préfixant l'article défini; à noter dans le sud des Balkans l'existence d'un superlatif dialectal (**o**) **em ucho** "le plus haut" formé avec la particule turque (d'origine persane) hem.

13. Système à deux diathèses : active et médio-passive

Ce trait réunit fortement le grec moderne et l'albanais, alors que les langues slaves utilisent peu le passif, analytique et quelque peu emprunté (kényszeredetten, zavart). Elle ont en revanche un pronom réfléchi très productif, tout comme le roumain.

Celui-ci connaît peu le passif dans ses variantes populaires mais il est très fréquent dans la langue urbaine moderne.

La similitude frappante entre les systèmes rromani d'une part et grec et albanais de l'autre n'est pas encore expliqué, notamment en raison du manque d'information sur l'origine des morphèmes de médio-passif en rromani (ils proviennent de formes de la copule dont on n'a pas encore identifié les sources avec certitude).

14. Négation différente à l'indicatif et à l'impératif-subjonctif

Il s'agit également d'un trait qui réunit fortement le grec moderne et l'albanais, avec les formes respectivement $\delta\epsilon\nu$ et nuk ou s' comme négation de l'indicatif et $\mu\eta$ (gr. ancien $\mu\eta$, var. $\mu\tilde{\alpha}$ chez Homère et en ionien) et mos comme négation de l'impératif et du subjonctif⁴. En rromani cette structure a ses racines en Inde puisque le sanscrit avait n $n\tilde{a}$ ou $n\tilde{a}$ comme négation générale et $m\tilde{a}$ (suivi de l'injonctif, une forme spéciale) comme prohibitif. C'est la situation que l'on retrouve encore en moyen indien mais elle se modifie dans les langues modernes, puisque par exemple le hindi distingue $n\tilde{h\bar{i}}$ $n\tilde{a}h\bar{i}$ comme négation générale, $n\tilde{a}$ $n\tilde{a}$ comme négation d'un verbe subordonné à un verbe de volition ou d'incertitude et $m\tilde{a}t$ $m\tilde{a}t$ (avant ou après l'impératif : $m\tilde{a}t$ $b\tilde{o}l\tilde{o}$ $m\tilde{a}t$ ou $b\tilde{o}l\tilde{o}$ $m\tilde{a}t$ "ne parle pas"); $n\tilde{a}$ $n\tilde{a}$ peut également être utilisé mais $m\tilde{a}t$ $m\tilde{a}t$ est plus catégorique. Le marathī pour sa part suffixe $n\tilde{a}h\bar{i}$ $n\tilde{a}h\bar{i}$ au verbe (éventuellement élidé) comme négation générale et $n\tilde{a}k\tilde{o}s\tilde{a}$ $n\tilde{a}k\tilde{o}s\tilde{a}$ pour la prohibition ($n\tilde{a}k\tilde{a}$ $n\tilde{a}k\tilde{a}$ au pluriel). Comme en rromani, la forme de négation générale sert (ou peut servir) aussi d'interjection négative : **na** ! non !

La même distinction se retrouve en persan avec la négation générale n $n\tilde{a}$ en face de $m\tilde{a}$ $m\tilde{a}$ réservé à la prohibition – encore ce dernier est-il obsolète et remplacé aujourd'hui par n (exemple avec $m\tilde{a}$ $m\tilde{a}$: ! $m\tilde{a}$ - $p\tilde{o}r\tilde{s}$! "n'en parle pas !" – litt. "ne demande pas !" avec la même valeur qu'en rromani **ma pučh** !).

15. Communauté de lexique et de phraséologie

C'est le point le plus frappant à première vue mais c'est aussi le plus superficiel, susceptible de régresser rapidement, comme cela a été récemment le cas dans plusieurs langues sous l'influence de politiques linguistiques puristes et de la modernisation du mode de vie orientant les langues vers des réalités urbaines de modèle dit international (en fait occidental urbain de classe moyenne) et causant l'obsolescence de l'univers culturel traditionnel rural avec son vocabulaire et sa phraséologie, étroitement liés aux traditions, aux coutumes et au folklore (au sens de patrimoine culturel structurant de manière créative la vision du monde des peuples intéressés). Nous pouvons citer, pour suivre la grille de Miklosics :

ačhilo bi mosqo "il est resté silencieux, sans voix (sans bouche)"

⁴ On a aussi une différence de construction en slave du sud – par exemple s.-cr. ne + verbe comme négation générale et $nemoj$ + infinitif ou $nemoj$ da + verbe pour l'interdiction.

peko dans les deux sens de "cuit, rôti" et "mûr" ; en rromani, **peko** signifie aussi "avare"
gudlo dans les sens de "sucré, savoureux, agréable" et de là **gudlöl** "devenir sucré" pour
"plaire" (**te**) **gudlöl tuqe o manro** "bon appétit" (litt. "que ton pain te soit agréable").

na xal pe manqe "je n'ai pas faim" (litt. "il ne se mange pas à moi")

(**n**)**ikalav mo manro** "je gagne (j'extraits) mon pain"

šundo "entendu" et "célèbre"

avel man zor "je n'ose pas" (litt. "il vient à moi force")

avel man zung et **zungav** "ça m'écœure" (litt. "il vient à moi dégoût", "je nausée").

L'expression **xal manro** "il mange [du] pain" pour "il prend un repas" ne se retrouve guère, en dehors du rromani, qu'en albanais et en turc.

Dans ce contexte, le vocabulaire arabo-persan parvenu dans la péninsule par le turc osmanli tient un rôle particulier non seulement comme ciment conceptuel de nombreux peuples locaux – y compris les Rroms, mais aussi comme l'une des "quatre voies du pont" reliant les Rroms à l'Inde, pour reprendre la comparaison de Pathania lorsqu'il parle du vocabulaire xoraxano indo-rromani (v. ch. 7). En fait, ce vocabulaire n'a plus, dans les langues officielles des Balkans, la position forte qu'il avait sous l'empire ottoman, mais il a acquis une fonction stylistique importante en référence à l'histoire et à un passé que l'on veut, selon les cas, magnifier ou oublier. Oublier est la voie choisie par la plupart des états qui veulent s'émanciper des vestiges culturels de la présence ottomane, mais le rromani n'a pas les mêmes motifs qu'eux pour se "purifier" de ces mots xoraxane. Au contraire, l'écho que ce vocabulaire trouve en Inde peut justifier de le cultiver indépendamment de son étymologie et du fait qu'il n'a pas pénétré le rromani et les langues de l'Inde de la même façon. C'est vis-à-vis des autres parlars européens que la question se pose : les parlars de Pologne par exemple ne contiennent pas de mots turcs et ceux qui sont dans les parlars de Hongrie sont passés par le hongrois lui-même : **zòba** "zsob" (à côté de **posotĩ**), **hàzna** "haszon" ou **kapùva** "kapu" viennent respectivement de ceb ou cep (prononcer. [dzsep] < persan جيب *zīb* "id."), hasne (ou hasine < persan هزینه *həzīne* "dépenses") et kapı (même sens en turc; cf. par exemple s.-cr. džep, (h)azna ou (h)asna et kapija).

Dans la mesure où chaque unité lexicale est non seulement un mot mais le vecteur d'un ensemble de traits culturels et patrimoniaux – où entrent références historiques et ethnologiques, bénédictions, imprécations, superstitions, moments d'espoir et de détresse etc... il est tout à fait acceptable que le rromani conserve dans les Balkans la majeure part de ce vocabulaire avec la densité de ses connotations historiques, comme sphère de référence à une partie significative de l'histoire des Rroms, avec ses hauts et ses bas, même si cet aspect n'est pas directement accessible aux autres Rroms, lesquels ont dans leur histoire locale un certain nombre de références inconnues des Rroms des Balkans. C'est la connaissance cumulée de ces patrimoines, au sens le plus large, qui constituera le bagage culturel à la fois rromani et européen des nouvelles générations si la conjoncture politique leur en donne un jour l'accès.

16. Possibilité de mettre un sujet à la première personne des verbes

Cette tournure est très courante en albanais et roumain populaire ; c'est une forme employée surtout avec les enfants et elle inclut un lien de parenté : **buxlárav tuqe i daj !** "je te fais ton lit la mère", c'est-à-dire "moi, ta mère" mais sans la lourdeur de l'apposition dans la phrase traduite; **dav tut pàpa i bibi !** je te donne ta bouillie, [moi] la tante". Cf. en roumain : nu mai fi nelinistit(ă)! am venit mam[ic]a! "ne t'inquiète plus, j'arrive [moi la] maman!", ou stai cuminte, am obosit matușa "reste sage, je suis fatiguée [moi la] tante", nu fi suparat(ă), am să sosesc repede bunica "ne pleure pas, je vais revenir tout de suite [moi la] grand-mère"; alb. mos u shqetëso, erdha nëna, rri i/e urtë, u lodha tezja, mos u mërzhit, kthehem shpejt gjyshja.

	extension dans les lg. balkaniques	existence hors des lg. balkaniques	en rromani des Balkans	en rromani hors des Balkans
1. Futur avec verbe "vouloir"	très large	existe	général	inexistant
2. Perte infinitif	très large	peu	général	reconstitution tardive d'un infinitif
3. Similarité formelle datif et possessif	dans le sud	peu (notamment en hindi : -ko/-kā)	général	comme dans les Balkans
4. Article défini	postposé sauf en grec	existe	préposé	
5. Fréquence de [ə]	large	existe	limitée	
6a. Occlusives pré-nasalisées à l'initiale	albanais et roumain	pas en Europe	seulement mečkar et un peu kabuzi (Alb.)	non
6b. Palatalisation de [l] devant [i]	non substratique	existe (ex. hongrois ancien)	large	
7a. Alternance n/r	locale	existe	non	
7b. Alternance o/u	assez large	existe	large	présente
7c. Alternance ja/e	large	non	limitée (Bulgarie)	non
8. Redoublement de l'objet	dans le sud	peu	non	
9. Construction des numéraux 11-19 avec particule "sur"	pas en grec	dans tout le slave	part. u et thaj "et"	

10. Identité de hol et hová	général	existe	générale	
11. Mode verbal non-testimonial	sauf en grec, roumain et serbe	dans le Caucase et en turc	non	
12. Expr. analytique de la comparaison	général	existe	oui (souvent en plus de la forme synthétique)	
13. Diathèses active et médio-passive	seulement grec et albanais	peu	oui (souvent en plus du pronom réfléchi)	
14. Négation(s)	surtout grec et albanais	notamment hindi et persan archaïque	oui (également en dehors de l'aire balkanique)	
15. Lexique et phraséologie	très large	peu	oui (également en partie hors de l'aire balkanique)	
15. "Xoraxane lava"	très large (mais en voie de disparition)	aux Proche et Moyen Orient jusqu'en Inde	très large	très peu
16. Sujet des verbes à la 1 ^{ère} personne	surtout albanais et roumain	non	très large	localement

Le tableau ci-dessus montre assez bien le fort caractère balkanique du rromani, même de ses parlers hors de la péninsule, dans la mesure où, même le rromani ne présente pas la totalité des traits de la ligue linguistique, il en présente autant qu'une autre langue de cette ligue, à l'exception peut-être du "noyau dur" albano-roumain. Pour relativiser d'ailleurs la notion de ligue, nous avons indiqué dans la troisième colonne le degré d'extension de ces traits en dehors des Balkans des traits définis comme balkaniques.

Références bibliographiques

[dikh sasti bib. and-o BALKAN-NDK]